

ANDRÉ BRETON

Entretiens

GALLIMARD

Extrait de la publication

© *Éditions Gallimard, 1952.*

Extrait de la publication

Ces entretiens d'André Breton avec André Parinaud ont fait l'objet de seize émissions de la Radiodiffusion Française, transmises sur la chaîne nationale de mars à juin 1952. On en trouvera ici le texte intégral, les exigences du « minutage » ayant entraîné certaines coupures au cours de leur enregistrement.

Réunissant en un volume ces entretiens radiophoniques qui constituent, rapportée chronologiquement par André Breton, à travers sa propre histoire, celle, vue pour la première fois de l'intérieur, du surréalisme, nous avons fait précéder le texte de chaque émission — en lieu et place de l'« indicatif » qui les annonçait — de la citation d'un écrit de Breton — poème ou prose — correspondant à l'époque évoquée : autant de « rappels » qui manifesteront pour le lecteur la continuité, durant plus de trente ans, de sa pensée et de son œuvre.

A ces entretiens radiophoniques nous avons joint, enfin, le texte d'une série d'interviews que l'auteur des Manifestes, de Nadja, de L'Amour fou a accordées ces dernières années, tant en France qu'à l'étranger, les questions agitées dans ces interviews prêtant à des développements incidents que les entretiens excluaient et achevant de situer celui qui parle ici en tant que personnage présent.

ENTRETIENS RADIOPHONIQUES

I

A Paul Valéry

**Rieuse et si peut-être imprudemment laurée
De jeunesse qu'un faune accouru l'aurait ceinte
Une Nymphé au rocher qui l'âme (Sinon peinte
L'ai-je du moins surprise au bleu de quelque orée).**

**Sur la nacelle d'or d'un rêve aventurée
— De qui tiens-tu l'espoir ? D'où ta foi dans la vie ? —
Des yeux reflèterait l'ascension suivie
Sous l'azur frais, dans la lumière murmurée...**

**— Non plutôt de l'éden où son geste convie
Mais d'elle extasiée en blancheur dévêtue
Que les réalités n'ont encore asservie :**

**Caresse d'aube, émoi pressenti de statue,
Eveil, aveu qu'on n'ose et pudeur si peu feinte,
Chaste ingénuité d'une prière tue.**

(Mont de Piété, 1913)

I. — AVANT 1914. — DERNIERS FEUX DU SYMBOLISME. — PRESTIGE DE PAUL VALÉRY.

ANDRÉ PARINAUD. — *A quel moment, André Breton, les prémices d'une nouvelle sensibilité qui annonçait le surréalisme se sont-elles manifestées chez vous? A la suite de quels événements?*

ANDRÉ BRETON. — *Ma foi... vous savez qu'il est assez difficile de remonter le cours de sa propre sensibilité. On voit bien ce qu'on est devenu, au cours de la vie quels événements ont marqué, mais ce qui se dérobe toujours, ce qui reste plus ou moins voilé, c'est ce qui a pu catalyser ces événements, c'est ce « quelque chose » qui a fait que la vie mentale a pris telle ou telle tournure. Comme certains occultistes l'ont fait observer, la lumière ou le feu est indispensable à la production de certaines opérations chimiques et pourtant la formule qui rend compte de telles opérations omet de parler de ce feu, de cette lumière sans quoi rien ne s'effectuerait. C'est évidemment une lacune. Sous le rapport de la sensibilité, je pense qu'il en va de même.*

Sans aucun doute. Mais qu'est-ce qui vous a fait réceptif à de nouvelles ondes; qu'est-ce, originellement, qui vous a amené d'abord à écrire, ensuite à vous définir comme surréaliste?

Seule, la psychanalyse pourrait peut-être en rendre compte en portant très loin ses incursions dans mon enfance. Force m'est, pour vous répondre, de me considérer beau-

coup plus tard, disons au sortir de l'adolescence, c'est-à-dire au moment où je me connais déjà un certain nombre de goûts et de résistances bien à moi. Ce moment peut être fixé à 1913.

1913... vous aviez donc 17 ans. Je crois qu'à cette époque vous suiviez les cours du P. C. N. (l'actuel P. C. B.) vous destinant à la profession médicale?

Oui, mais il faut bien reconnaître que c'est là pur et simple alibi. En vérité, la sollicitation est ailleurs. Ma présence physique sur ces bancs d'amphithéâtre ou à ces tables de laboratoire est loin d'impliquer la même présence de l'esprit. Et pourtant, le démon qui me possède alors n'est aucunement le démon « littéraire » : je ne brûle pas de l'envie d'écrire, de me faire, comme on dit, « un nom dans les lettres ». Je suis, à cet âge, l'objet d'un appel diffus, j'éprouve, entre ces murs, un appétit indistinct pour tout ce qui a lieu au dehors, là où je suis contraint de ne pas être, avec la grave arrière-pensée que c'est là, au hasard des rues, qu'est appelé à se jouer ce qui est vraiment relatif à moi, ce qui me concerne *en propre*, ce qui a profondément à faire avec mon destin. Ce n'est pas très facile à expliquer.

Insistons cependant. Dans la mesure où cette disposition m'apparaît constitutive d'une façon de sentir et d'agir qui n'est pas seulement la vôtre, mais qui s'ancrera plus tard dans le surréalisme, pareille attitude intellectuelle a une valeur, j'oserais dire, historique...

En 1913, je ne connais de Rimbaud que quelques pièces d'anthologie. J'ignore encore sa fameuse formule de non-recevoir : « La main à plume vaut la main à charrue. Quel siècle à mains ! Je n'aurai jamais ma main. » Je n'en éprouve pas moins une égale répugnance pour toutes les « carrières », celle d'écrivain professionnel y comprise. « Horreur de tous les métiers », insistera Rimbaud...

Qu'est-ce qui trouve grâce, à cette époque, devant vous ?

Ce que la poésie et l'art ont pu produire de plus rare (un an plus tôt, Mallarmé, Huysmans, Gustave Moreau). Vous ne pouvez savoir comme j'ai tenu à approcher ceux des hommes qui prolongeaient alors cette tradition. Le premier que j'ai connu est Jean Royère. « Ma poésie, disait-il, est obscure comme un lis » et, de fait, cette poésie superbement hermétique éveille encore des échos en moi. Jean Royère dirigeait alors la belle revue *La Phalange*, qui publia mes premiers vers, notamment un sonnet dédié à Paul Valéry et un hommage à Francis Vielé-Griffin.

Vos déclarations sont d'autant plus intéressantes que, nous le savons, le surréalisme n'a pas été tendre envers le symbolisme, et vous-même avez donc brûlé ce que vous aviez adoré!

Pas tout à fait. J'estime qu'à cette époque, la conscience littéraire était loin d'être tombée aussi bas qu'aujourd'hui. Il y avait, du moins, des terres réservées, où l'on peut dire que le culte de l'expression était rendu sans équivoque. Une revue d'alors comme *Vers et prose*, que dirigeait Paul Fort, pouvait, sans qu'il y eût rien là d'abusif, porter en exergue de ses numéros : « Défense et illustration de la haute littérature et du lyrisme en prose et en poésie. » Le grand public n'entraît pas, bien sûr, mais l'important est que la promesse était tenue.

La critique de notre temps est très injuste envers le symbolisme. Vous me dites que le surréalisme ne s'est pas donné pour tâche de le mettre en valeur : historiquement, il était inévitable qu'il s'opposât à lui, mais la critique n'avait pas à lui emboîter le pas. C'était à elle de retrouver, de remettre en place la courroie de transmission.

Qu'est-ce qu'il y avait d'exemplaire chez ces poètes, ces écrivains qui atteignaient alors la maturité de l'âge et dont la plupart s'étaient rencontrés quelque vingt-cinq ans plus tôt aux Mardis de Mallarmé, je pense, dans le petit salon de la rue de Rome?

A distance, il me semble que c'était la tenue. Encore une fois, ils ne mettaient rien au-dessus de la qualité, de la noblesse d'expression. Certes, la beauté qu'ils honoraient n'est plus la nôtre et, déjà à l'époque où je me place, elle commençait à faire l'impression d'une femme voilée en train de se perdre dans le lointain. Toutefois, grâce à eux, un ensemble de valeurs essentielles étaient préservées, mises à l'abri de toute souillure. Ceci devrait suffire à leur valoir encore aujourd'hui un coup de chapeau (mais nous n'en portons plus...)

*Il faut reconnaître que cette époque était beaucoup moins âpre que la période qui devait suivre. Mais une nouvelle génération pressait déjà les symbolistes, puisque les cubistes et les futuristes s'étaient manifestés bruyamment au cours des quatre années précédentes et qu'un ouvrage capital comme *Alcools*, de Guillaume Apollinaire, allait précisément voir le jour en cette année 1913. En étiez-vous déjà « alerté » ?*

Très imparfaitement : dans l'ombre qui s'épaississait autour d'eux, mais qu'ils avaient aimée et qui leur allait fort bien, je gardais ma vénération, le mot n'est pas trop fort, à ces grands témoins d'une époque révolue qui s'étaient maintenus purs de toute concession et regardaient sans amertume la place dérisoire que la critique officielle leur faisait. On peut vraiment dire qu'ils étaient au-dessus de cela. En ce qui me concerne, je m'enchantais sans fin de tels de leurs poèmes ou de telles de leurs pages et s'il leur arrivait de se taire plusieurs années, comment dire, leur silence m'était du même prix que leur voix. Il est bon de dire cela aujourd'hui où la jeunesse ne fait pas grâce aux aînés de la perpétuelle sommation d'aller plus loin, « d'intervenir » à tout propos sous prétexte que certains d'entre eux sont beaucoup intervenus et quand ce serait de toute évidence bien plutôt à elle — la jeunesse — d'intervenir.

Peut-être parce que nous ne connaissons plus beaucoup la qualité du silence qui vous était si précieux....

Peut-être. Il me semblait, à moi, que ceux dont m'avaient ému, dont m'avaient imprégné pour toujours certains accents m'avaient fait un présent inestimable. Ce qui les dignifiait une fois pour toutes à mes yeux, c'est que même ils étaient seuls à m'avoir fait un présent — sans me connaître et dans un monde qui m'apparaissait déjà étrangement démuné. Si j'aspirais à quelque chose d'autre de leur part, ce pouvait être tout au plus à un *signe de vie*, s'adressant à moi personnellement sous forme de réponse à une lettre ou d'acceptation d'un rendez-vous sollicité. De la part d'un Vielé-Griffin, d'un René Ghil, d'un Saint-Pol-Roux, d'un Valéry, rien, à certains jours, ne m'importait tant que d'obtenir l'une ou l'autre : c'était comme s'ils s'étaient départis pour moi d'une parcelle de leur secret : celui-ci n'en devenait pas moindre, au contraire. Il y a beau temps qu'on n'écrit plus de lettres du ton des leurs, serait-on tenté de le faire qu'on se retiendrait. Une espèce de pudeur s'y est mise : aujourd'hui, glisser là un brin d'éternel, tendre si peu que ce soit à la formulation lapidaire paraît aussi déplacé qu'au téléphone...

Qu'est-ce qui vous a déterminé à entrer en relations avec ces poètes, plutôt qu'avec d'autres de même tendance?

Il y avait eu de ma part, en effet, choix délibéré. Vielé-Griffin, aujourd'hui très injustement oublié, à l'intérieur des cénacles symboliste et post-symboliste était tenu pour un maître. Pour moi, il était celui qui avait dédié un recueil « Au fin parler de France ». Son vers est le plus ensoleillé de l'époque, le plus fluide. Une vaste fresque comme *La Chevauchée d'Yeldis* reprend et renouvelle le thème de *La Chanson des Aventuriers de la mer*, de Victor Hugo, en le tournant vers le monde intérieur (grande fut ma surprise, la première fois que je visitai Vielé-Griffin dans

son luxueux appartement du quai de Passy, de découvrir un buste de Victor Hugo sur sa table de travail). Un recueil de vingt-trois poèmes comme *La Partenza*, pour dire adieu au beau versant de la vie, est un chef-d'œuvre à la fois d'effusion et de mesure. Et puis encore? Vielé-Griffin était, des deux ou trois grands partants de 1885, celui qui s'était maintenu à l'abri des honneurs, à l'écart du bruit. En lui, je voyais l'antidote d'un Henri de Régnier.

Et René Ghil?

Je l'aimais de façon que je qualifierais de plus subversive, de plus distante aussi. Ses ouvrages si bizarrement intitulés *Dire des sangs*, *Dire du mieux*, etc., dont la lecture des yeux laisse si mal passer le sens même fragmentaire (et, vu certaines préoccupations pseudo-scientifiques de l'auteur, cela vaut peut-être mieux) me plongeait dans une sorte de nuit verbale, ponctuée de rares étincelles, qui en même temps me contrariait et m'attirait. Si les mots « abscons », « abstrus » ont valablement pu s'appliquer à un langage, c'est bien au sien. Et pourtant, quand les poèmes de Ghil déferlaient sur une salle (au cours d'une de ces « matinées poétiques » comme il y en avait alors), leur volume musical dominait tous les autres. Ghil était alors, peut-être avec Saint-Pol-Roux que je ne devais rencontrer que plus tard, le poète le plus décrié du symbolisme. Alors que la critique continuait à n'avoir pour lui que sarcasmes et insultes, je trouvais poignant qu'envers et contre tout, il maintint, comme il disait, son « vouloir » d'un « art difficile et sacré ».

Cette année 1913 marque à peu près la fin d'une frange, celle de l'ombre que peut porter la pyramide du XIX^e siècle sur celle du XX^e, qui commence à peine à s'édifier. Il est vrai qu'on va en voir de belles dès l'année suivante! Mais, en attendant, le champ d'exploration paraît libre (quarante-deux années de paix, une prospérité relative, l'illusion persistante du progrès).

Pourtant, sur le plan intellectuel, les témoignages ultérieurs tendront à établir que tout est sens dessus dessous...

On aimerait savoir si, à vos yeux, dans ce passage d'un siècle à l'autre, il existait au moins un homme capable d'assurer la liaison?

Oui, certes, il s'appelait Paul Valéry, et il était seul de son espèce. Longtemps, il fut pour moi la grande énigme. De lui je savais à peu près par cœur *La soirée avec M. Teste* qui avait paru en 1896, soit l'année de ma naissance, dans la revue *Le Centaure*, dont il était un des fondateurs.

Je ne cessais de me porter aux nues cette œuvre, au point qu'à certains moments, le personnage de M. Teste me faisait l'effet de descendre de son cadre — la nouvelle de Valéry — pour venir ruminer ses rudes griefs auprès de moi. Ce personnage, aujourd'hui encore, il ne manque pas de circonstances où je l'entends grommeler comme pas un, il demeure celui à qui je donne *raison*. Pour moi, Valéry avait atteint là la formulation suprême : un être créé par lui (du moins je le suppose) s'était véritablement mis en marche, s'était porté à ma rencontre.

Étiez-vous aussi sensible à ses poèmes d'autrefois?

En tout cas, d'une autre manière. Mais il est probable que sur mon esprit ils usaient comme pièges des mêmes ellipses. Épars qu'ils étaient dans des revues lointaines il était alors difficile de les réunir. Mais, chaque fois que j'avais mis la main sur l'un d'eux, je ne parvenais pas à en épuiser le mystère ou le trouble. Il y allait d'une pente très glissante de la rêverie, volontiers érotique d'ailleurs. Je pense à un poème comme « Anne » la première fois que je l'ai lu, et même ensuite :

**Anne qui se mélange au drap pâle et délaisse
Des cheveux endormis sur ses yeux mal ouverts
Mire ses bras lointains tournés avec mollesse
Sur la peau sans couleur du ventre découvert...**

A la fréquentation de Valéry il n'est pas douteux que j'ai contracté, au mental, un certain goût du scabreux.

Pour vous, le silence qu'il gardait depuis longtemps ajoutait encore à son attrait?

C'est ce qui me le rendait, de loin, le plus fascinant... Après avoir donné une telle mesure de lui-même, il semblait en effet avoir pris définitivement congé de la vie littéraire. Il n'avait rien publié depuis quinze ans. On le disait tout entier adonné à des spéculations hors cadre, mais où les mathématiques avaient probablement une grande part. Il était pour moi fort tentant — et très agréablement égarant — de les conjecturer tant bien que mal à partir des impératifs de M. Teste. Je pensais qu'en Valéry, M. Teste avait à jamais pris le pas sur le poète et même sur l'« amateur de poèmes », comme il s'était plu naguère à se définir. A mes yeux, il bénéficiait par là du prestige inhérent à un mythe qu'on a pu voir se constituer autour de Rimbaud — celui de l'homme tournant le dos, un beau jour, à son œuvre comme si, certains sommets atteints, elle « repoussait » en quelque sorte son créateur. Un tel comportement de la part de celui-ci prête à ces sommets un caractère indépassable, quelque peu vertigineux et, je le répète, leur permet d'exercer une fascination. L'aventure du Harrar (l'interrogation qu'elle pose) a valu, et continue à valoir, à Rimbaud une grande part de l'intérêt passionné que nous lui portons. Valéry, pour moi, s'inscrivait alors dans cette même lumière, comme s'y est inscrit, depuis, Marcel Duchamp, et lui seul.

Pourriez-vous faire appel aux souvenirs pour évoquer vos rencontres avec Paul Valéry?

Je me revois, pénétrant pour la première fois chez lui, au 40 de cette rue de Villejust, dont je me doutais si peu qu'elle échangerait un jour son nom contre le sien. De

inoublablement décrit par Huysmans dans *Les Sœurs Vatard*, que Marcel Duhamel, encore bien loin de préméditer le lancement de la « Série noire » et de la « Série blême », hébergeait à demeure ses amis Prévert et Tanguy. A ses frais, Péret et Queneau firent aussi dans cette maison de longs séjours. Le non-conformisme absolu, l'irrévérence totale et aussi la plus belle humeur y régnaient. Dans un angle tapissé d'affiches de cinéma — regards de vamps et colts braqués — s'encastrait un petit bar toujours très bien pourvu. Sept ou huit chats, pour lesquels on était aux petits soins. Il y avait aussi des grenouilles derrière des verres glauques. Je ne sais pas de gestation plus légère que celle qui devait aboutir, plus tard, à mettre au jour *Tentative de description d'un dîner de têtes à Paris-France*, ou *Je ne mange pas de ce pain-là*, ou *Exercices de style*. Là fut le véritable alambic de l'humour, au sens surréaliste.

